

PRIETO M. & SLIM A. [2020], « Avec l'Utopie décroissante, faut-il arrêter de consommer ? » in Olivier Badot, Philippe Moati (eds), *Utopies et consommation*, Editions EMS Management et Société, collection Societing, pp. 125-142.

Avec l'utopie décroissante, faut-il arrêter de consommer ?

Marc Prieto, Assen Slim

Introduction

L'enquête sur les utopies réalisée en France en 2019 par l'ObsoCo illustre combien les menaces que font peser les activités humaines sur l'environnement favorisent les utopies écologistes. L'étude montre notamment qu'une majorité de français est aujourd'hui favorable à une société visant à sauvegarder la planète, organisée autour de la sobriété. La priorité est désormais donnée à la relocalisation des activités en faveur de plus de proximité, tandis que la mondialisation et ses effets délétères sont rejetés. La consommation bascule inexorablement vers moins de biens tout en privilégiant la logique du circuit court. Une société collaborative et mutualisée émerge, où le faire soi-même est encouragé. La sympathie des Français pour un monde plus respectueux de l'environnement ouvre dès lors la voie à une société alternative, nécessairement d'inspiration écologiste.

Parmi les voies possibles, le projet de décroissance est très souvent cité. S'il s'inscrit dans la tradition des mouvements écologistes, ce projet représente par son radicalisme un mouvement singulier. On y retrouve bien l'ensemble des critères définissant l'utopie écologiste, mais dans une version si extrême que la décroissance s'apparente à un projet alternatif radical de société. Car selon les tenants de la décroissance, le développement durable serait une farce et les accords issus de la COP21 un leurre. Ils estiment que les préconisations formulées sont trop faibles pour permettre d'inverser significativement la tendance relative aux grands équilibres environnementaux. C'est l'organisation capitaliste dans son ensemble qui doit être, d'après eux, remise en cause. Il lui est reproché sa soif insatiable de croissance infinie et l'accumulation irréfrenée de richesses qui en découle. Le capitalisme apparaît, ainsi aux yeux des décroissants, comme la source de tous les maux : rupture des équilibres sociaux et environnementaux, dérèglement climatique, épuisement des ressources renouvelables et non renouvelables, inégalités grandissantes entre les pays et au sein des pays, accélération et insensibilisation, perte de sens et dégradation des relations humaines, quête du bonheur matériel au détriment du bien-

être, précarisation, pauvreté, etc. Face à cette course mortifère du « toujours plus », seul un projet radical et ambitieux serait, à leurs yeux, susceptible d'apporter le salut : la décroissance.

Même si celles et ceux qui s'en réclament sont de plus en plus nombreux, ce projet demeure paradoxalement encore assez mal connu. Les décroissants sont souvent présentés comme des amateurs du passé, des nostalgiques, des partisans du “avant c'était mieux”, voire des réactionnaires refusant le progrès. Au-delà de ces représentations caricaturales, nul ne doute de l'intérêt réel que suscite le mouvement de décroissance.

Alors que recouvre exactement l'utopie décroissante ? Ce projet implique-t-il de porter un arrêt brutal à toute forme de consommation ? La décroissance est-elle LA solution pour répondre aux défis climatiques du XXIème siècle ? Et si tel est le cas, quelles sont les voies de transition possibles vers une telle organisation de la société ?

Un mot « obus » comme slogan politique d'un projet révolutionnaire : la décroissance

Impossible d'évoquer les défis d'une consommation plus respectueuse de l'environnement sans parler des décroissants, ces activistes qui depuis déjà plusieurs années, ont fait le choix d'une sobriété volontaire en opposition avec le modèle consumériste et “hyperconsommateur” devenu quasiment la norme des sociétés post-modernes (Moati, 2016).

Un mouvement pour sortir du diktat du « toujours plus de croissance »

Les médias cantonnent généralement les décroissants à des partisans du retour à la bougie. Le projecteur est systématiquement mis sur leurs pratiques les plus visibles : recyclage systématique des produits, refus du gaspillage, circuits courts, rejet des grandes enseignes alimentaires et d'aménagement, détestation de la voiture et préférence donnée aux mobilités douces, mais surtout arrêt de l'accumulation sans bornes de produits et d'objets en tous genres. Cependant, ces pratiques ne sont que le sommet émergé de l'iceberg. La décroissance est un mouvement qui repose sur une réflexion théorique bien plus profonde.

La décroissance apparaît dans les années 1960, rejetant d'emblée l'idéal de croissance et s'inscrivant dans une forme de pensée pour « l'a-croissance » ; i.e. sorte de non-croyance en la croissance comme peut l'être l'athéisme pour la religion. Les décroissants ne croient pas en les vertus supposées de la croissance économique. Pour eux, la consommation de masse ne conduit

pas au bonheur. Le « toujours plus » n'est pas synonyme de prospérité. La pensée décroissante dépasse alors le seul cadre de la consommation pour embrasser la production, le travail, la répartition des richesses, les échanges. Elle apparaît comme une invitation à la construction d'une société alternative au monde capitaliste contemporain.

Les trois piliers théoriques de la pensée décroissante

Le premier est issu des critiques formulées à l'encontre du salariat (Illitch, Gorz). Il est reproché au salariat d'être un outil d'exploitation et de domination des travailleurs. Ainsi, Paul Ariès considère que « le travailleur y est dépouillé de ses instruments de production, du fruit de son travail, de son identité professionnelle, de sa culture de métiers, de son langage, de ses solidarités, de ses collectifs... » (Ariès, 2007a). La généralisation progressive du travail salarié dans le capitalisme amène les travailleurs à exécuter des tâches dont ils ne contrôlent ni l'organisation ni le but. Leurs capacités d'action autonome se trouvent alors réduites, voire annihilées, par des forces qui dépassent leur contrôle, réduisant finalement leurs libertés de choix à des options simples : consommer ou se divertir ! « Le travail marchandise engendre le pur consommateur dominé qui ne produit plus rien de ce dont il a besoin. L'ouvrier producteur est remplacé par le travailleur consommateur. Contraint de vendre tout son temps, de vendre sa vie, il perçoit l'argent comme ce qui peut tout racheter symboliquement. » (André Gorz, 2008). Pour libérer le travail, une nécessaire sortie du salariat s'impose. Les décroissants se proposent ainsi de penser une place et un statut nouveau pour le travail, privilégiant la « sphère de l'autonomie » (temps libre) à la sphère de nécessité (travail contraint), la « démarchandisation » des relations de travail, l'autoproduction (coopérative et/ou participative) et la « maîtrise des moyens et des choix de production ».

Le deuxième pilier théorique a trait aux critiques adressées à la technique (Ellul, Castoriadis, Janicaud, Charbonneau). Contrairement à l'idée reçue véhiculée par les médias, les décroissants ne sont pas contre le progrès technique, mais contre le « système technicien » qui ferait perdre toute autonomie à l'homme. Le « système technicien » caractériserait nos sociétés modernes qui seraient dans une situation où la technique est érigée au rang de valeur suprême par la volonté collective et ce, au détriment de toutes les autres valeurs humaines. Cette place de la technique ouvre la voie à son « autonomisation » : elle acquiert de nouvelles caractéristiques comme « l'autonomie, l'unité, l'universalité, la totalisation, l'auto-accroissement, l'automatisme, la progression causale et l'absence de finalité » (Ellul, 1988). Le système technique enveloppe progressivement la vie humaine au point de l'asservir. Or pour les décroissants, « il n'y a pas d'autonomie de l'homme possible face à l'autonomie de la technique » (Ellul, 1954). Pour sortir de cette impasse et contrer ce que Serge Latouche appelle la « mégamachine », la pensée

décroissante se propose de « décoloniser l’imaginaire » en cassant les mécanismes orwelliens de « suggestion de masse ». La technique retrouverait en quelque sorte la place qu’elle n’aurait jamais dû quitter : elle serait (ré)enchâssée dans la société humaine. Maîtrisée, elle redeviendrait un simple agencement de moyens en vue d’atteindre la satisfaction de besoins humains ayant considérablement décréu.

Le troisième pilier repose sur la critique de l’économisme (Georgescu-Roegen). En définissant un programme bioéconomique minimal, l’économiste américain d’origine roumaine montre que l’activité humaine est par nature entropique (transformation de l’énergie et de la matière utilisables en énergie et matière inutilisables) ce qui conduit tôt ou tard à sa décroissance. En conséquence, la stratégie proposée par ce programme consiste à faire en sorte de repousser au maximum l’entrée dans cette situation d’entropie haute (quand le désordre est tel que tout sera devenu inutilisable) dans laquelle toute forme de vie serait impossible. Le radicalisme de ce programme engage le mouvement dans une voie révolutionnaire au sens de bouleversement profond des sociétés contemporaines.

La décroissance, de plus en plus en phase avec les imaginaires des sociétés contemporaines

Les « décroissants » ou objecteurs de croissance amènent à réévaluer notre manière de travailler, de consommer, de partager. Le projet décroissant ne se contente pas d’une critique virulente des sociétés capitalistes contemporaines mais il se propose également de déterminer les contours d’une société sans croissance. S’il s’agit bien sûr de redéfinir les indicateurs de mesure du bonheur ou de qualité de vie, la décroissance ambitionne de faire naître une société nouvelle fondée sur l’application quasi systématique de la sobriété volontaire, l’autoproduction et le localisme. Ainsi, au-delà des initiatives individuelles, le mouvement se structure et prend même aujourd’hui en France la forme d’un parti politique ; i.e. le parti pour la décroissance ou PPLD (<https://www.partipourladecroissance.net/>). Le *Journal pour la Décroissance* se fait d’ailleurs écho en décembre 2019 du succès de l’imaginaire décroissant dans l’imaginaire collectif en reprenant les résultats de l’enquête menée par l’ObsoCo sur les utopies à l’origine du présent ouvrage. Les défenseurs de la décroissance y voient la preuve de la victoire à venir de leur mouvement (Figure 1).

Quoiqu’on pense de ce mouvement, il semble en tout cas que la décroissance constitue aujourd’hui une source d’influence et d’alimentation des tendances qui traversent les sociétés contemporaines. En phase avec les inquiétudes liées aux conséquences du réchauffement

climatique et de la dégradation générale de l'environnement, le mouvement pour la décroissance rentre en résonance avec les attentes du moment. Sa critique du capitalisme, sa dénonciation des conséquences néfastes et irréversibles, sa pédagogie par la catastrophe font mouche. La fin du monde ne serait pas bien loin et le capitalisme le plus sûr moyen d'y parvenir.

Figure 1 : Journal pour la décroissance, déc-janv. 2019/20



Face à cet effrayant panorama, la décroissance ouvre le débat du comment faire pour retarder l'échéance de la fin du monde. Pour écarter cet état de haute entropie, plusieurs pistes plus ou moins radicales émergent au sein du mouvement. Elles apparaissent parfois contradictoires entre elles et font l'objet de nombreuses critiques de la part des détracteurs de la décroissance.

La décroissance ou la fin de la consommation ?

Les partisans de la décroissance défendent l'idée de la "simplicité volontaire" à laquelle ils adossent une réorganisation des échanges favorisant l'autoproduction et une redéfinition de l'usage des biens. Le positionnement des décroissants envers la consommation s'inscrit ainsi dans la lignée des critiques de la consommation de masse et de ses méfaits. Pour autant, les objecteurs de croissance se distinguent par une vision très radicale puisque la consommation devrait être limitée à la seule satisfaction des besoins primaires adossée à une organisation productive locale et autonome libérée des contraintes énergétiques du modèle de croissance.

Stop le gaspi ! Place à la « sobriété volontaire »

Portant en eux la thèse selon laquelle une société d'abondance ne peut apporter le bonheur, les décroissants défendent la "simplicité volontaire" comme la seule manière d'éviter l'épuisement des ressources et plus généralement la dégradation de l'environnement. Le projet vise à supprimer toutes les consommations jugées inutiles, superflues ou exagérées tout en maintenant celles considérées comme souhaitables car nécessaires. S'il s'agit bien de réduire quantitativement la consommation, cette réduction doit toutefois s'inscrire dans une logique de réduction des inégalités et de lutte contre la pauvreté (Cheynet, 2008). L'auteur explique que la décroissance se présente comme une invitation à la modération ce qui n'impliquerait pas d'arrêter systématiquement toute forme de consommation. La décroissance ne serait donc pas, comme cela est parfois présenté, synonyme de fin dogmatique de toute forme de consommation. Le mouvement préconise plutôt de favoriser la frugalité et la réduction des gaspillages. Le consommateur adepte de la décroissance devrait adopter un comportement de consommation raisonné et une attitude en phase avec la contrainte de fin du monde ou de haute entropie. Autrement dit, il s'agit de réduire drastiquement les ponctions sur la nature pour ralentir l'atteinte de la situation dans laquelle les ressources utiles à la vie sur Terre seraient anéanties. Très concrètement, cela revient pêle-mêle à réduire ses besoins en supprimant le superflu, à économiser l'énergie, à s'autolimiter, à favoriser les biens réparables, etc. Mais il s'agit aussi de refuser la loi de la mode (et notamment les modes courtes ou « fast fashion »), de fuir les gadgets extravagants, de fuir les produits et services énergivores comme les grosses voitures, les climatisations et même les équipements numériques, de réapprendre à cuisiner et à gérer ses déchets (réaliser du tri sélectif et recycler, faire son propre compost, pratiquer le don, etc.), de réduire l'usage des emballages plastiques, de privilégier les biens durables réparables et lutter contre l'obsolescence programmée. On le voit la tâche peut apparaître ardue même si les

préceptes du développement durable ont essaimé dans la société et nombreux sont celles et ceux qui ont d'ores et déjà adopté en partie ces pratiques. Pour autant, la décroissance ne s'apparente pas au développement durable car l'approche se veut bien plus radicale et révolutionnaire. Ainsi, selon les décroissants, le « développement durable » est un oxymore au sens où les deux termes sont antinomiques ; i.e. la juxtaposition de deux mots contradictoires. La recherche conjointe des deux objectifs n'est en conséquence qu'un poison, un leurre ou un piège.

Mais alors comment parvenir à convaincre massivement les consommateurs d'opérer une telle révolution dans les pratiques de consommation ? À l'évidence, défendre pareille stratégie « anti-consommation » s'avère particulièrement délicat voire quasi impossible dans nos sociétés actuelles qui font de nous, selon les termes de l'économiste et défenseur de la décroissance Serge Latouche dans un entretien donné au journal *Le Monde* en 2018, « des toxicodépendants de la société de consommation ». L'adhésion à ce projet ne peut raisonnablement se produire que si les citoyens considèrent la consommation comme aliénante, destructrice socialement et écologiquement. Comme le souligne S. Latouche lui-même, adopter la simplicité volontaire en se passant de sa voiture et de son téléphone, en évitant les grandes surfaces peut s'apparenter à une forme d'héroïsme dans l'ambiance consumériste dominante.

Le retour en grâce du faire soi-même dans la décroissance: « il faut cultiver notre jardin »

Pour que le modèle de consommation sobre soit complet, les décroissants soutiennent la transformation des structures productives à travers le localisme et l'autoproduction. La production domestique est encouragée à la fois pour les services et les biens. Chaque citoyen doit pouvoir cultiver son potager, échanger des services dans son quartier, permettant ainsi de s'affranchir progressivement du système de consommation traditionnel de masse. Ainsi, ce précepte décroissant fait écho à la célèbre leçon de morale de *Candide* : « *Il faut cultiver notre jardin* ». Si le message adressé par Voltaire rappelle l'importance du réel sur la réflexion métaphysique, il trouve dans le débat autour du climat qui agite le monde en ce début de XXI^{ème} siècle un écho retentissant à travers l'invitation à se recentrer sur l'essentiel. Dans cette optique, la décroissance à travers son slogan « plus de liens, moins de biens » s'apparente à cette quête de sens de la vie qui pourrait trouver des réponses dans ce retour généralisé à la simplicité. Pour sortir de ce monde jugé trop complexe, l'autoproduction doit ainsi garantir la sortie progressive du consumérisme et de la publicité considérée comme une pollution ou une incitation au gaspillage. De la même manière, la décroissance fustige l'obsolescence programmée ; i.e. la stratégie adoptée par les

industriels pour définir à l'avance des défaillances de leurs produits leur permettant d'assurer un renouvellement soutenu par les consommateurs. Souvent observée dans le secteur de biens d'équipement des ménages, cette obsolescence programmée est selon les décroissants la preuve d'un modèle capitaliste qui fait du gaspillage un intrant indispensable à la dynamique de croissance en dépit des contraintes énergétiques et écologiques. Ainsi, grâce à des biens durables déterminés à être jetés rapidement, une course effrénée à leur renouvellement se met en marche qui nourrit la dynamique du capitalisme contemporain quasi partout dans le monde. Chaque année en France et dans les pays dits développés, ce sont des millions de produits électroménagers comme les lave-linges, les lave-vaisselle, les fours, les téléviseurs, ou encore les produits électroniques tels que les téléphones, les smartphones, ou encore les produits informatiques tels que les ordinateurs, les tablettes tactiles, les imprimantes, etc. qui sont remplacés faute de réparations (économiquement) possibles. Au-delà d'une consommation jugée superflue, la question de la durée de vie des produits aujourd'hui observée est critiquée par les décroissants qui en appellent à la systématique possibilité qui devrait être donnée aux utilisateurs de pouvoir les remettre en état par eux-mêmes. En conséquence, la production domestique à large échelle qui pourrait en découler, serait de nature à drastiquement réduire les besoins en produits neufs. On le comprend, cette stratégie conduit à mettre au second plan l'innovation dans une telle organisation de la société puisque les durées de vie des produits pourraient être significativement étendues et rendues possibles par une faible appétence des consommateurs pour la nouveauté. Derrière la lutte contre l'hyperconsommation se trouve, comme on l'a vu, une volonté de sortir du mythe du progrès en démantelant les « prothèses de la vitesse » pour réinstaller des « prothèses (techniques et sociales) de la lenteur » (Ariès, 2007b, p.236). Pour le dire plus simplement, il s'agit de remettre la technique au service de l'humain. Cette voie ne pourra cependant se produire qu'à la condition de réduire drastiquement les besoins humains.

Tout doit être gratuit dans la décroissance !

Le mouvement pour la décroissance établit qu'une consommation frugale volontaire ne peut émerger qu'à la condition d'établir un système de gratuité dans la société. Dénonçant les dérives du capitalisme et de la propriété privée, la gratuité devrait ainsi permettre de favoriser les pratiques jugées nécessaires et indispensables pour mettre fin à celles jugées superflues et faire émerger le bien être sur le bien avoir (Ariès, 2007c).

La perspective décroissante invite le consommateur à reconsidérer son statut pour devenir une sorte « d'alter-consommateur » ayant la capacité d'interroger sans cesse la nécessité de ses actes.

L'individu se voit ainsi en situation de devoir estimer non seulement les conséquences de sa consommation pour lui-même ; i.e. la satisfaction très personnelle retirée, l'impact sur son budget ou par exemple les coûts de transport liés à cet achat ; mais aussi évaluer les conséquences collectives de cet acte ; i.e. l'impact en terme d'empreinte carbone de cette consommation, les bénéfices sociaux liés à la consommation du bien ou du service appréhendé sur l'ensemble de la chaîne de production, ou encore l'influence sur l'environnement dans son ensemble. En filigrane, l'objectif est de réinterpréter les consommations actuelles pour en déterminer le véritable bien-fondé et pour mieux démêler le bon du mauvais usage lié à toute forme de consommation. En conséquence, faire naître une société décroissante à grande échelle impose de valoriser les « bons usages » et en décourager les mauvais (les « mésusages »). Pour cela, le système de prix à l'œuvre dans le système capitaliste est mobilisé pour signaler aux consommateurs et aux acteurs économiques dans leur ensemble ce que la société décroissante favorise. Le système de prix dans la décroissance doit donc augmenter les prix des biens jugés nécessaires et baisser ceux des biens considérés comme superflus. De même, doit-on payer le même prix pour de l'eau pour boire, se laver, cuisiner que pour laver sa voiture ou remplir sa piscine ? À l'évidence, les prix devront permettre de discriminer les usages jugés néfastes à la société de décroissance. Les ponctions des ressources de la planète, en particulier les matières premières, devront également décroître dans une telle société. Tout revient donc à établir une tarification discriminante en fonction de la finalité de la consommation permettant ainsi de réorienter les habitudes des consommateurs vers des modes de consommation plus vertueux socialement et davantage respectueux de la planète. « La gratuité pour les usages indispensables » serait donc à encourager dans une société de décroissance selon les termes de P. Ariès dans un article publié au Monde en 2018. Mais alors, comment s'y prendre pour définir les besoins et distinguer l'indispensable du superflu ? Sur ce point, la question reste entière eu égard à sa complexité. En 1923, l'économiste américain F. Knight en soulignait déjà la très grande difficulté de définition : « les besoins sont ce qu'il y a de plus obstinément inconnu entre toutes les inconnues dont s'occupe la science économique ». Si l'invitation à entrer dans une société décroissante où les biens de première nécessité et les bons usages seraient gratuits semble souhaitable, la mise en œuvre concrète et opérationnelle semble bien plus complexe à envisager pour le consommateur et ce, ne serait-ce que par la difficulté à définir collectivement la frontière entre bons et mauvais usages ou entre consommation indispensable et superflue.

On le voit donc la décroissance défend un modèle de consommation frugal, simple et local à partir de valeurs collectives définies autour de ce qui relève du superflu et de l'indispensable. Mais, le chemin vers un tel modèle paraît semé d'embûches et de blocages plus

ou moins insurmontables tant le modèle d'hyperconsommation a colonisé l'imaginaire collectif. Sortir de l'idée communément admise que le bonheur ne peut venir que par une accumulation croissante des biens, apparaît aujourd'hui comme une voie plutôt impraticable. Alors comment les objecteurs de décroissance envisagent-ils la transition vers un tel modèle de consommation sobre et équilibrée ?

La transition vers une consommation sobre et frugale ou comment la décroissance en est toujours au stade de l'utopie.

Même si nous n'échapperons probablement pas à l'état de haute entropie, comme l'a montré N. Georgescu-Roegen, la décroissance paraît susceptible de retarder le plus longtemps possible cet état. Il peut paraître donc judicieux d'adopter les pratiques du bon décroissant en réduisant ses besoins, en favorisant le local, en autoproduisant, fuyant les modes et les gadgets extravagants, réduisant le gaspillage et gérant mieux ses propres déchets, en redonnant du sens à la vie... Bref, de beaux discours auxquels nous sommes nombreux et nombreuses à adhérer sans que cette adhésion ne s'accompagne de véritables pratiques. Comment peut-on donc raisonnablement entamer la transition vers un tel modèle ?

La transition, un impensé de la décroissance

Sur ce point, autant le dire d'emblée, il n'y a pas de scénario clé en main livré par la décroissance et sur ce sujet : « A vrai dire tout se passe comme si les partisans de la décroissance contournaient la question de la transition qu'elles soient sociale, politique ou culturelle ... » (Dieuaide, 2007). La faiblesse des réponses apportées renforce le caractère utopique de ce projet de société.

En réalité, la difficulté des décroissants à proposer des scénarios de transition s'explique intrinsèquement par l'ampleur du chantier qui se présente. La décroissance implique de réformer en intégralité les structures institutionnelles et les valeurs profondes de la société. À l'échelle de la consommation, ces blocages sont nombreux face à l'objectif de frugalité qui aurait pour conséquence directe inévitable la réduction massive de la consommation dans son ensemble. La question de la consommation illustre toute la difficulté de mise en œuvre du système décroissant. Comment parvenir à convaincre l'écrasante majorité de la population vivant dans les pays dits développés de se passer d'une grande partie des apports matériels des Trente Glorieuses et de la modernité associée ? L'idée que le maintien d'un niveau élevé de confort et d'une bonne qualité

de vie passe par la frugalité demeure peu intuitif et ce, malgré le succès récent des thèses écologistes et de la recherche croissante de sens donné à la vie dans nos sociétés post-modernes. Ce point illustre de façon symptomatique l'ampleur des blocages à lever pour faire émerger la décroissance.

Les voies possibles de transition vers le modèle décroissant

Trois voies de transition peuvent être repérées relatives à la transition dont une seule est retenue par les décroissants.

La première qualifiée de « réformiste » consisterait à appliquer les réformes habituelles appliquées à l'économie capitaliste : écotaxes, permis à polluer, préconisations issus du développement durable, etc. Cette voie réformiste de l'économie de marché est jugée insuffisante par le mouvement.

La seconde qui s'apparente à une sorte « d'éco-socialisme », consiste à faire peser sur la puissance publique la mise en œuvre des normes décroissantes dans toute la société. Par conséquent, ce scénario reviendrait à faire imposer par l'état la sobriété volontaire aux citoyens et non à les accompagner dans une voie qu'ils auraient eux-mêmes choisie.

La troisième voie, celle retenue par les objecteurs de croissance, consiste à faire émerger la décroissance par les initiatives locales situées hors du marché, à la généralisation progressive de l'autoproduction et de la consommation locale et domestique de biens et services par la création de communautés de quartiers et de collectifs de proximité marginalisant les structures commerciales issus du capitalisme contemporain. Cette voie inclut l'accompagnement par des régulations adaptées favorisant les collaborations de proximité et les activités d'intérêt général grâce à la mise en place d'un « revenu de transition écologique ». Des mesures d'accompagnement à la relocalisation via des agences permettraient de favoriser une nouvelle agriculture par exemple.

Si ce troisième scénario est retenu par les défenseurs de la décroissance, il n'en demeure pas moins exempt de critiques. Comment s'assurer de la diffusion des bonnes pratiques ? Certains défenseurs mobilisent les travaux en sciences sociales portant sur la dynamique des systèmes de valeurs à l'instar de Y. Rumpala (2008). D'autres comme S. Latouche (2019) voient dans la « pédagogie des catastrophes » un « catastrophisme éclairé » susceptible de « provoquer au niveau des masses le déclic après lequel il serait possible de rompre avec la toxicodépendance du consumérisme ». La question d'une information sur les bienfaits des pratiques décroissantes sur la société et l'environnement est un élément essentiel à la propagation des pratiques dans la

société comme dans le cadre du partage des biens. Enfin, il ne peut y avoir de transition généralisée si les initiatives prises localement ne sont pas coordonnées à une échelle nationale voire globale. Malgré toute la volonté des défenseurs de la décroissance pour nous convaincre du bien-fondé du projet et de sa faisabilité, l'idée qu'une généralisation des bonnes pratiques et que la relocalisation des activités puissent, à elles seules, suffire à faire émerger la décroissance semble quelque peu naïf et souffre d'un certain manque de réalisme au regard du comportement du consommateur d'aujourd'hui. Aussi convaincant que soit ce projet du point de vue *a minima* de l'urgence écologique à laquelle l'Humanité fait face, il est assez peu probable qu'une société alternative à celle de la consommation de masse puisse émerger dans un horizon temporel de court voire de moyen terme. En substance, l'imaginaire décroissant peine à rassurer sur les pistes d'émergence réelle du modèle ce qui le relaye au stade de l'utopie.

L'utopie décroissanciste mérite de l'intérêt face aux enjeux climatiques du XXIème siècle

Face aux incessantes sollicitations de la publicité et du marketing de la société de consommation devenue connectée et digitalisée, la décroissance représente à n'en pas douter une invitation salutaire à prendre du recul sur le modèle de société capitaliste dans lequel nous vivons. La recherche du toujours plus, du toujours mieux et plus loin qui a conditionné la dynamique du capitalisme depuis l'essor de l'ère industrielle, a incontestablement ancré dans l'imaginaire collectif l'idée selon laquelle le progrès, à travers le confort matériel, est synonyme de bonheur. Dans cet imaginaire, la consommation est omniprésente et devient le carburant du bonheur comme le rappelle P. Moati dans le chapitre introductif de cet ouvrage. Cette consommation de masse a, sans doute, contribué à réduire la conflictualité de la société à travers le modèle fordien des Trente Glorieuses en permettant une distribution large des nouvelles richesses produites dans la société. Mais face aux contraintes écologiques, énergétiques et sociales, ce scénario trouve aujourd'hui ses limites et l'utopie du bonheur par la consommation de masse cède le pas à des utopies alternatives au premier rang desquelles celle de la décroissance. Parce qu'accumulation de biens et d'objets en tous genres n'est pas systématiquement source de bonheur, les décroissants défendent une révolution d'ampleur ; celle de la simplicité généralisée. Ils prennent pour preuve les désordres environnementaux et écologiques pour justifier de l'impérieuse nécessité d'un changement profond des sociétés. Le projet implique de décoloniser les imaginaires autour de la consommation de masse pour redonner un sens à la vie et rebâtir un rapport harmonieux avec le

monde du vivant et la planète. Le projet est donc d'emblée très ambitieux au point que nombre de blocages et d'embuches lui sont systématiquement opposés.

Malgré les dérives de la consommation des sociétés postmodernes pointées et le consensus relatif à l'urgence écologique, le projet de société proposé peine aujourd'hui à convaincre du fait d'un ensemble d'impensés théoriques et pratiques en particulier sur la question de la transition. Mais doit-il pour autant être balayé d'un revers de main au prétexte qu'il ne serait qu'au stade de l'utopie ? De notre point de vue, la réponse est non car au-delà de ce « talon d'Achille » de la pensée décroissante, ce mouvement mérite que l'on s'y attarde. En prônant une redéfinition profonde des contours de la consommation et des usages, il interroge sur une société où la consommation a fini par perdre de son sens et à inquiéter du fait des graves désordres écologiques dont nous sommes les témoins (trop passifs).

Bibliographie

- Ariès P., (2007a), « La dégradation du travail productif », *Entropia*, n°2, pp. 98-110.
- Ariès P., (2007b), *Décroissance, un nouveau projet politique*, Golias Editeur.
- Ariès P., (2007c), « Gratuité de l'usage, renchérissement du mésusage », *Revue Ecorev*, avril, <https://www.ecorev.org/spip.php?article585>.
- Cheyne V., (2008), *Le choc de la décroissance*, Editions du Seuil, Paris.
- Ellul J. (1954), *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Edition Economica, Paris.
- Ellul J., (1988), *Le Bluff technologique*, Edition Hachette, Paris.
- Georgescu-Roegen N., (1995), *La décroissance, entropie-écologie-économie*, Editions Le sang de la terre, présentation et traduction de Jacques Grinevald et Ivo Rens.
- Gorz A., (2008), *Ecologica*, Edition Galilée, Paris.
- Latouche S. (2006), *Le Pari de la décroissance*, Fayard, Paris.
- Moati P., (2006), *La Société malade de l'hyperconsommation*, Odile Jacob, Paris.
- Rumpala Y., « La décroissance soutenable face à la question du 'comment ?'. Une remise en perspective par les processus de transition et leurs conditions de réalisation », *Mouvements* 2009/3, N°59, pp.157-167.